

bien de s'en tenir à des « scènes », de même que, dans le livre, il s'en est tenu à des « pages ». Ce qu'on peut alors lui prédire, c'est que, dans ce genre, il sera le maître. — Il l'est déjà.

Le Plaisir de rompre a été interprété à la perfection par Mme Jeanne Granier et M. Henry Mayer.

Cet acte était précédé d'une pièce en trois actes de M. Lucien Gleize, *Charité*, peu intéressante, surtout après les *Bien-faiteurs* de M. Brieux, mais où on a eu le plaisir d'applaudir MM. Gémier, remarquable dans un rôle réaliste d'ouvrier, Depas, Paul Edmond, l'excellent régisseur du Théâtre Libre, dans une silhouette amusante de commissaire, et Mmes Louise France, Chassaing et Reynold, celle-ci en progrès.

LOUIS DUMUR.

MUSIQUE

Il ne fallait pas moins qu'une belle exécution de la Symphonie en ut et qu'une interprétation admirable de la Symphonie avec chœurs, pour racheter la faute lourde commise par M. Lamoureux en jouant *Notre-Dame de la Mer*. On aimerait ne pas écrire le nom de M. Théodore Dubois. La carrière médiocre qui s'étend derrière lui comme un chemin plat en fait une sorte de bureaucrate de la Musique. On a pris pour de la modestie ce qui n'était, réellement, qu'une patience lente et tenace, fortifiée par l'ambition. Il désarmait la juste sévérité des opinions, parce qu'il vivait dans un effacement mérité. Aujourd'hui, M. Dubois sort de l'ombre. Si une inspiration courte ne lui a permis d'écrire que fort peu de musique, les prérogatives attachées à la haute fonction de Directeur du Conservatoire sont telles que rien de ce peu ne saurait, décemment, demeurer du silence; nous apprendrons à connaître toute la musique de M. T. Dubois, en attendant celle de ses élèves. Et cela est une perspective bien malheureuse!

Notre-Dame de la Mer, c'est assurément la plus pitoyable des œuvres qu'on ait entendues cette année, en comptant même les concerts de l'Opéra. Tout au long de cette partition ennuyeuse, et correcte à la manière d'une redingote de marié pauvre, on chercherait en vain une idée, une seule toute petite idée originale. M. Louis Gallet se montre aussi parcimonieux que son collaborateur. Il peut écrire mille vers sans qu'un seul donne à penser. Ici le musicien et l'écrivain, esprits jumeaux, ont bien mérité l'un de l'autre, et le plus à blâmer des deux n'est jamais celui qu'on pense. On a beaucoup sifflé, et avec raison, car il ne faut pas se laisser faire. Je n'insisterais pas de la sorte, s'il n'y avait dans cette œuvre inférieure la

marque de prétentions énormes. M. Gallet a eu celle de faire entendre ses vers, sans musique !

Pierre est bon matelot ! — son père et son grand-père...

Ah, cela justifierait tous les courroux ! Mais ce qui déchaîne sans rémission les volontés contenues, c'est le récit :

*Pierre est là-bas loin de la verte lande
Au large de la mer d'Islande...*

M. Théodore Dubois a écrit là-dessus un intermède symphonique qui est l'endroit de la partition le plus pénible. Il semble qu'on entende encore une fois le récit de M. Louis Gallet :

Il murmure des mots vagues, vides de sens.

La « question du librettiste » est une de celles qu'on ne videra point d'ici longtemps. Les musiciens devraient être toujours des lettrés, et composer le poème avec la musique. Il n'y a pas d'association parfaite, — à moins que le compositeur s'inspire d'une œuvre qui, sans avoir été écrite dans le but qu'il y ajoute de la musique, ait excité son imagination et son enthousiasme. Ceci n'est pas indifférent, car si le mariage Dubois-Gallet ne peut rien produire que de négligeable, on voit M. Bruneau s'épuiser à mettre en musique *Messidor* ou *l'Or de l'Ariège*, la fade histoire de M. Emile Zola ; on voit M. Erlanger accepter un livret enfantin de M. Gheusi, — et M. Bachelet collaborer avec M. Léon Durocher.

Ce n'est point le moment que je commente la partition de *Kermaria*, où quelques belles qualités dissipent la mauvaise impression que produisent des défauts légués par une tradition caduque... Mais je me hâte de dire que M. Lamoureux a fait un excellent choix, en donnant le deuxième tableau du premier acte du « Conte lyrique » de M. Bachelet. Par sympathie pour le talent du musicien, je ne tiens pas compte de la besogne de M. Durocher, impersonnelle et qui provoque les situations les moins inconnues qu'on puisse imaginer. C'est par influence, en se rappelant surtout le poème — il faudrait dire la « cantate de concours », — que plusieurs critiques ont reproché à M. Bachelet ses maîtres. Que l'on se soit souvenu parfois du scherzo de la reine Mab ou du chœur des Sylphes, en écoutant *Fiona*, cela provient seulement de la légende passe-partout que M. Bachelet a choisie, et non point de la musique qu'il a composée. L'orchestration en est expressive, touffue et hardie. Le dessin des diverses parties a d'heureux enchevêtrements que l'on se plaît à suivre, autant parce ce qu'on les sent fondés sur une connaissance forte du métier, que pour leur grâce ingénieuse. L'arrivée de Turl, le nain, est illustrée avec un goût parfait. Le duo, ici, des vio-

lons et des hautbois, l'entrée des harpes par une phrase que développent ensuite les flûtes, portent la marque d'une personnalité qui s'affirmera. Le dialogue de Fiona et de Turl, — malgré quelques lourdeurs, l'intervention inexplicable des trombones, par exemple, quand Fiona se montre surprise d'apprendre le mariage de Patrick, — est d'une jolie couleur qui forme un contraste pittoresque avec le récit de Turl (Scène III), mordant, au rythme bref, au milieu duquel s'enchéasse un délicieux solo de flûte.

L'orchestre Lamoureux, les chœurs, les solistes, ont vaillamment soutenu l'œuvre du jeune musicien. Le public lui a fait un grand succès, — et c'était justice.

§

Au Châtelet, le programme ne varie pas. Mme Mottl est revenue chanter. On a exécuté *Jeunesse* de M. G. Hüe. J'en rendrai compte la prochaine fois.

§

Je signale avec plaisir l'intérêt que prend le public à suivre les *petites auditions* organisées par M. Herwegh. Ces concerts mêlent heureusement les compositions des maîtres anciens et des modernes à celles des artistes les plus récents. Il faudrait jouer ceux-ci, surtout, et négliger Liszt ou choisir avec plus de circonspection dans son œuvre. Sans doute, l'accompagnement de l'admirable ballade de Bürger : *Lénore* (pourquoi n'avoir pas choisi la traduction fidèle et française au moins de Nerval?) est de ces compositions dont il vaut mieux ne pas perpétuer le souvenir. On peut aussi demander la raison qui a fait mettre au programme « Au bord d'une source » arrangé pour trois violons concertants, et qui est ainsi d'un son toujours désagréable, au lieu d'avoir fait jouer ce morceau, au piano, comme il est écrit. Au programme encore, des chansons de Brahms, inégales, des « Chansons populaires » de Mendelssohn, un des meilleurs concertos de Haendel, une sonate intéressante de Leclair. On a exécuté aussi un Quatuor de M. F. Luzatto, fait d'oppositions brutales comme on en rencontre chez Rubinstein, et qui a paru long.

§

A la Société Nationale, les programmes sont toujours curieux. Parmi les nouveautés, le *Petit Roman* de M. Guiraud, une œuvre légère, agréable, écrite sur des vers aimables de M. Henry de Gorsse, a remporté un succès mérité.

CHARLES-HENRY HIRSCH.